

# BLOODLUST

## LE CHAGAR ENCHAÎNÉ

N°144 – 15 AOÛT 2018

L'été, époque maudite où les chaînes de télé bloquent sans aucune hésitation nos programmes préférés pour nous imposer une rétrospective Hervé Villard, une rediffusion du Corniaud, ou un téléfilm allemand indigne d'une après-midi sur W9.

Et ne me demandez pas ce qu'il y a sur W9.

Heureusement qu'on est dans le petit monde idéal et protégé du JDR français, où ce genre de chose n'est pas...

[... Message de la rédac –

*Tu nous beurras le dos, avant de nous balancer un Chagar sans aucun lien avec la campagne, c'est ça? Juste parce-que tu as encore fondu sous ton bureau à cause de la chaleur ? ...]*

Mais pas du tout... ou pas tout à fait... ou...

Quoi ? Y'a de la lecture, non ? Et sans rire, il fait vraiment chaud ! C'est que j'ai un cinquième de sang thunk moi ! Je t'ai raconté que ma vieille mamie était...

[... L'auteur étant sujet à des crises de délire en période de canicule, on vous propose une petite nouvelle inédite, pour compenser l'absence de l'épisode de la semaine.

*On espère un retour de la campagne pour la prochaine opus, sans toutefois affirmer que ce ne sera pas une transposition d'Intervilles à l'univers de Bloodlust, ou un scénario inspiré de Fort Boyard ...]*

Participer, commenter, questionner !

Pour discuter de cet article ou pour des questions plus générales, passez donc nous voir sur [BadButa.fr](http://BadButa.fr), et postez sur notre forum ► [www.badbuta.fr/forum](http://www.badbuta.fr/forum)

Numéro réalisé par Rafael et François.  
Illustré par Le Grümph et Christophe Swal.  
Corrigé par Fred «Balt» Lipari.



## LE MAÎTRE DE PAS

Le premier homme que j'ai tué ? La question est amusante. Elle est aussi fréquente, le croiriez vous? Beaucoup de gens me demandent cela, comme si cette première proie avait une valeur, une saveur particulière. A bien réfléchir, le tout dernier de la liste serait sûrement plus intéressant non ? Au moins serait-il plus d'actualité. Plus utile encore : le prochain ! Pour beaucoup d'interlocuteurs, ce serait même une information primordiale. Mais non. A chaque fois, c'est le premier dont on veut tout savoir.

Quand la conversation m'ennuie, il m'arrive de mentir et de servir un petit conte, sans grand intérêt, qui rassasie l'importun et clôt le sujet. Ou pire, mais il faut que je sois de bien mauvaise humeur, je dis la vérité la plus pure.

C'était un esclave. Une possession sans aucun intérêt, probablement malade ou blessé, et dont il fallait se débarrasser. Je n'ai aucun souvenir de son visage, et je n'ai jamais connu son nom, si tant est que cette pauvre bête en ait eu un. Je l'ai poignardé au cou, sous la mandibule, ma propre main guidée par celle de mon maître de pas. La pointe est remontée en suivant la courbe de l'os, poinçonnant le cerveau, puis coupant les lobes en se rabattant le long de l'occipital à mesure que je poussais sur la lame. Je ne me souviens ni de sang ni de cri. Avec un bon outil, ce genre de coup est propre, et surtout, il est rapide et facile. Ce jour là, le but n'était pas de me choquer, au contraire. Mon maître souhaitait m'habituer à la mort. Il fallait au plus vite, avant que je ne sois trop éveillé, me montrer que les hommes ne sont rien d'autre qu'une coquille fragile animée d'un souffle. Laisser un enfant grandir sans préparation, et trop vite, il se fait de la vie une idée éternelle, immuable. La mort devient une catastrophe, un drame brisant la tranquillité du monde. Montrez lui une mort, ou mieux encore, faite lui prendre quelques vies. Très vite, il comprend la première leçon : une seule vie importe, une seule éternité. La sienne propre.

Quel âge avais-je ? Un peu plus de quatre ans je suppose. Assez pour apprécier le jeu, pas assez pour le comprendre. Idéal, en somme. J'étais têtue et un peu distrait, à en croire ma nourrice. J'ai donc usé une demi-douzaine de proies avant que mon maître soit satisfait de mon attitude. Dans le même temps, il m'enseignait des jeux d'adresse avec des lames, des pointes et des outils dangereux, afin que mon œil et ma main s'habituent au danger. De ce côté là, je fus précoce. J'étais douillet, presque peureux, et je compris vite où était mon intérêt : plus vite je saurais jouer avec ces outils, plus vite je serais en sécurité. C'est avec ces jeux que j'obtins le premier sourire de mon maître, et cela fut un moment bien plus important pour moi que ces quelques morts sans aucune valeur.

Il faut dire que Gadriel – c'était le nom de mon maître de pas – était une étrangeté dans mon univers. Comme il convient à un fils de belle famille, j'étais entouré de femmes, et je n'avais pas aperçu plus d'une demi-douzaine de mâles avant de le rencontrer. Mon père m'avait tenu dans ses mains, sûrement, le temps de m'accepter dans la famille et de me montrer à ses frères et cousins. Quatrième mâle de la lignée, je n'avais pas l'importance de mes frères, mais je finissais d'anéantir les espoirs de cousins lorgnant encore un morceau d'héritage en pitance. Après cela, je finis au harem, et mon père étant ce qu'il est, l'endroit tenait presque du village. Je ne manquais donc ni de nourrice, ni d'amies ni d'admiratrices.

Quand Gadriel fut introduit dans ce petit monde, j'en fis vite mon idole personnelle. Pour commencer, je constatais que toutes le craignaient. Je ne comprenais pas pourquoi, ou même ce qu'était réellement ce sentiment, mais j'enviais aussitôt ce pouvoir. Ensuite, il ne ressemblait à personne ici. Il était mâle, évidemment, mais ce n'était pas, et de loin, ce qui sautait le plus aux yeux : la pâleur le définissait mieux. Sa peau, ses cheveux, ses yeux mêmes ; tout en lui était d'une teinte pâle, éteinte, qui relevait plus de rêve que du réel, de l'art que du vivant. A côté des peaux brunes ou cuivrées de mes compagnes habituelles, ou de l'or bronzé de la première épouse, il semblait plus une statue venue à la vie qu'un être de chairs chaudes, et je me mis à l'adorer comme seul un enfant privé de lien peut aimer.

Enfin, et ce fut sûrement le plus décisif, il n'était là que pour moi. Comprenez bien que j'étais au centre des attentions de toutes, mais sans en avoir aucune conscience. Mon rang et ma valeur m'étaient inconnus. Je ne voyais, dans les attentions des épouses et des servantes qu'une prévenance attendue, évidente, que je rendais distraitemment. Gadriel, dès son arrivée, ne s'occupa que de moi. Il ne semblait s'intéresser à rien d'autre, ni personne, et même lorsqu'une leçon, un repas ou un jeu me tenait loin de lui, je le sentais dans l'ombre, attentif. J'étais une jeune créature avide de nouveautés, d'attention et de repères. Il fut tout cela. J'étais aussi méfiant et peureux, blessé déjà, sans en avoir aucune conscience, par l'absence de ma mère et la distance de mon père. Il ne fit rien pour abuser de sa position, m'asservissant ainsi plus efficacement qu'aucun dresseur n'aurait pu le faire.

Ainsi, quand commencèrent nos jeux, nos études et mes premiers meurtres, je n'avais aucun doute sur lui, aucune question. Il était le maître de pas, et j'étais son élève. Je me fichais de ce cela voulait dire.

## Ω

La première fois que je sortis en ville fut un cauchemar. En fait, ce furent trois cauchemars enchaînés, chacun brûlant plus fort sur les braises du précédent. Je savais, depuis la veille, que j'allais voir la cité. C'était une aventure inespérée, tant Durville était pour moi un endroit de conte de fées. La cité n'était qu'à quelques pas, de l'autre côté des murs du parc, mais elle aurait pu se dresser au cœur du désert, ou sur l'autre rive du continent. J'avais passé la nuit en rêves brûlants, mêlant fantasmes, histoires et rumeurs, et loin d'être reposé, j'étais déjà saoul d'espoirs mêlés avant de quitter la demeure. Quand les servantes voulurent m'habiller, je me débattis soudain, choqué par la raideur et la morsure des étoffes nouvelles. N'ayant rien porté d'autre que des tuniques de jardins et des soies d'intérieur, je découvris le cuir et le lin comme un pur-sang caliné découvre le mors. Je n'avais pas encore mis le nez dehors, que déjà, je me découvrais inepte.

Sorti, je me cramponnais au pas de Gadriel, le collant comme un chien de cuisse partout où il allait. Tous ces bruits passionnants du dehors, je ne les entendais d'ordinaire qu'en frissons d'échos, filtrés par les hauts murs de la demeure et les grillages précieux des lucarnes. Ici, ils devenaient des rugissements déments ou des grondement de bêtes. Les personnages bigarrés qui avaient peuplé mes rêves se révélaient des démons hurlants, des poussah grotesques, ou des monstres puants. A chaque coin de rues, à chaque pas presque, on me bousculait, me heurtait, et malgré mes appels à l'aide, Gadriel avançait toujours, se faufilant dans le courant de la foule comme un nageur dans des rapides. Étouffant, aveuglé, la gorge et les yeux noyés de larmes, je m'accrochais à sa trace, une main griffée à l'étoffe de sa côte comme un naufragé à sa planche.

Alors que nous approchions des terrasses du grand souk, objectif officiel du voyage, je sentis un contact. Souples et chauds comme une brise, des doigts se glissaient sous ma tunique, soulevant ma bourse au passage. La peur et la fatigue refluent aussitôt, chassés par la colère. Gadriel m'avait confié la garde de notre argent, et les tourments de la journée ne seraient rien face à la déception de mon ami. Je basculais de côté d'un pas dansant, et tendit la main pour saisir le poignet de l'intrus. La gamine – elle devait avoir un an ou deux de plus que moi – écarquilla les yeux de surprise. Elle ne s'attendait pas à ma réaction, mais réagit comme une chatte, chavirant pour s'écarter. Je la suivais d'un pas, ma main quittant son

poignet pour chercher sa gorge. L'erreur fut payée comptant, la main libérée chassant mon bras pendant qu'un pied agile bousculait ma cheville. J'aurais dû m'effondrer, mais les jeux de Gadriel avait déjà porté leurs fruits, et nous roulâmes tous deux au sol. La rue s'agita de mouvements de peur, chacun se croyant la cible d'une attaque, ou craignant d'être mêlé aux affaires d'un autre sans rien à y gagner. Gadriel, d'un mouvement de danseur, s'écarta de la masse et fit un pas vers nous. La voleuse perçu alors le danger. Pendant que je cherchais à la bloquer sous moi, sa main gauche remonta, et je vis briller une minuscule lame. Ce n'était pas une arme digne de ce nom ; tout juste un éclat de métal fin enchâssé dans une bille de bois, mais elle était tranchante comme un cristal de soie. Ma joue se fendit sous le coup, et je me cambrais à m'en briser le dos, comprenant qu'elle visait mes yeux. Aussitôt libérée, la garce roula en arrière, et se jeta dans la foule.

Gadriel me saisit par l'épaule, me jeta presque dans une ruelle, et saisit mon menton pour relever mon visage. J'essayais de parler, de m'expliquer, mais il me fit taire d'une claquette sur la bouche. Il m'examina, pressa la blessure pour faire couler le sang, puis sortit d'une besace un peu d'huile odorante, dont il aspergea la plaie. Puis il tomba à genoux, et couvrit mes yeux de sa main.

D'une voix froide, il m'ordonna de raconter le combat. Je m'exécutais, impatient de me vanter. J'avais à peine fini qu'il m'ordonna de reprendre, puis se mit à demander des précisions à chaque phrase, me forçant à me rappeler chaque détail. Trois fois, je dû recommencer, avant qu'il parut satisfait.

Quand nous rentrâmes, il m'accompagna aux bains lui même, congédiant les servantes. Le cauchemar était passé, sans laisser aucune trace. La plaie s'était effacée sous l'épice, et rien ne restait de mon combat, si ce n'est le souvenir précis et parfait, construit sous l'interrogatoire de mon maître. J'étais intact, en apparence, mais de ce jour, nos jeux prirent un goût différent.

Ayant goûté au combat et au sang, je voyais tout son un angle nouveau. Au milieu des leçons d'écriture, je me mis à observer mes plumes, à estimer leur tranchant. Les cours d'histoire devinrent prodigieusement ennuyeux, et ceux de mathématiques pires encore. En revanche, je me découvris une passion nouvelle pour les planches anatomiques des livres de médecines et de tortures. Les femmes qui guidaient mes lectures se firent peu à peu distantes, et Gadriel devint peu à peu mon seul professeur.

## Ω

Je devais avoir dix ans quand j'osais enfin lui demander son rôle ici. Je compris, surpris, que j'avais évité ce sujet si évident de peur qu'une seule question me prive de lui.

Le maître de pas, m'expliqua-t-il était, une vieille tradition de la Nation, visant à produire des guerriers dignes de la culture Bathras. Non pas des brutes armurées pour les champs de bataille, ou des danseurs de sabre glorieux et bruyants, mais des artistes de la mort, respectueux et impitoyables, comme l'étiquette des grandes maison l'exige. Tueurs silencieux, émissaires discrets des vendettas les plus secrètes, on les qualifierait partout ailleurs d'assassins. Ici, dans la fraîcheur sucrée des maisons Bahtras, ils étaient le bon goût et la prévenance. Par respect pour leurs cibles, ils étaient toujours issus des rangs élevés des grandes familles, et recevaient dès le plus jeune âge la meilleure éducation, dont le maître de pas était l'artisan essentiel.

Aux temps premiers de la culture de l'Ouest, on les nommait maîtres de mort. C'était le temps béni des honnêtetés grossières, avant que le mensonge, la menace et la ruse, n'engendrent la politesse et l'étiquette. Lors de l'occupation impériale, les Dérigions interdirent la pratique pour d'évidentes raisons, et les familles la renommèrent simplement. Il devint le maître de pas, et la danse son art officiel. Une chose, en revanche, ne changea jamais ; le statut du maître de pas. Dans les plus anciens écrits, les plus vieilles histoires, il était déjà un esclave en sursis. C'est la chose la plus étrange du monde, et la plus logique, pour nous Batranobans des hautes familles. Qui peut comprendre cette tradition, sa logique et sa beauté, comprendra l'Ouest.

Le maître, avant d'acquiescer ce rôle, était toujours un tueur. Il pouvait être guerrier, assassin, simple soldat ou maître d'arme. Cela importait peu. Seule comptait l'âme, et ce devait être celle d'un prédateur. D'une façon ou d'une autre, il déchoyait, se trouvant pris aux mains d'une famille. Abattu par un défaut de fortune des siens, ou un revers de sa propre chance, il se trouvait soumis au mot d'un seigneur Bathras. On lui proposait alors un contrat simple : mourir avec son savoir et son honneur, ou se soumettre, et devenir le maître de pas d'un fils.

Seul un enfant né du meilleur sang pouvait espérer recevoir un tel cadeau, car l'idée était de s'emparer des talents, des instincts, d'un tueur redoutable. Devenu adulte, l'élève serait une lame impitoyable, âme damnée de son père ou de son oncle, et on n'aiguise ainsi qu'une lame à la loyauté absolue, garantie par le sang des Bathras. Et le maître de pas me direz-vous ? Sa loyauté était aussi garanti, car pour que naisse une vraie lame, son maître devait mourir.

A ce stade de son récit, je vis Gadriel guetter ma réaction. Nous nous connaissions assez bien pour que les questions fussent inutiles. Il connaissait mes réflexions, et m'en avait dit assez pour que je sache quand le relancer et quand me taire. Pourtant, une chose essentielle m'avait échappé.

En m'expliquant son rôle, il me décrivait aussi le mien. Loin de m'effrayer, tout cela m'excitait. Fils mineur d'une grande famille, je savais que je ne serai jamais au premier rang. En faisant de moi une lame, il me rendait un rôle véritable. Pour le remercier de cela, je l'assurais de ma plus profonde reconnaissance. Lorsqu'il aurait fait de moi un élève digne de lui, et mieux encore, digne de servir mon père, je plaiderai sa cause, et obtiendrai son pardon. Devenu mon serviteur, il m'aiderait dans mes tâches, et nous serions ensemble le cauchemar de nos ennemis.

Il rit doucement, et me regarda d'un air triste. Ce n'est pas ainsi que cela se passait, m'expliqua-t-il enfin. L'élève ne passait aucune épreuve, et son maître ne discernait aucune note. Pour devenir la lame de mon père, je n'avais qu'une chose à faire : Tuer Gadriel. Pour accomplir mon destin, je devais apprendre tout ce qu'il avait à m'offrir, m'emparer de ses secrets, et m'assurer de ma supériorité en abattant mon mentor. Je restais interdit un moment, revoyant mot à mot nos échanges à la lumière de cette révélation.

Une chose clochait encore. Pourquoi ? Qu'est-ce qui pouvait le pousser à m'offrir ainsi son savoir ? D'autant plus, fis-je observer, qu'il le faisait avec application, sans aucune des allures rétives que je devinais souvent chez les serviteurs marqués, aussi dociles qu'ils soient. Mon père était un maître épicier, mais cela ne signifiait rien pour les pâles des régions du Centre. Gadriel pouvait-il même comprendre ce genre d'admiration ? Notre lignée était aussi connue pour le talents de ses tortionnaires. Mon frère aîné était un maître de torture révérend dans les trois cités, avant même ma naissance. Était-ce la menace du tourment qui avait rendu Gadriel si appliqué ? Il m'expliqua que cela avait joué, sans aucun doute, mais qu'en fait, la vie qu'il menait ici était sa récompense.

— Observes autour de toi, Naehd. J'aurais dû mourir ici, il y a dix ans de ça. Au lieu de ça, je vis dans la plus belle demeure de Durville, je mange les mets les plus fins, et je bois des vins dont l'Empereur de Pôle ne rêve même pas. Je fume les épices les plus complexes, préparés par les meilleurs experts. Mieux encore, pour le fier Dérigion que je suis, je vis le rêve de tout polard bien né, je vis dans le harem d'un noble Bathras, et je baise ses femmes quand l'envie m'en prends. Crois-tu que j'ai passé un si mauvais contrat ?

Au lieu de mourir hurlant sous les lames de ton frère, je vis mieux que lui, sans soucis ni contrainte. Ma seule tâche, c'est de t'offrir ce que je sais, et de faire de toi mon héritier autant que celui de ton père.

— Entendu. Mais pourquoi moi, voudrais-je ta mort ? Tu es mon plus vieil ami. Le premier des tous, en fait. Pourquoi te tuerais-je, au lieu de te proposer un contrat du même genre ? Tu me sera bien plus utile vivant, armé et lié, que mort pour la simple beauté du geste.

— Ce que tu nommes beauté du geste, c'est la tradition, et rien de ce que tu pourras dire n'y changera rien. Pour ton père et ses pareils, la tradition est tout. Et tu oublies la dernière question. La seule qui vaille.

— Qu'as-tu fait pour mériter la mort de ma main ?

Je me tu, saisis par la douleur qui brillait dans ses yeux. La réponse me vint comme une évidence. Je revis mes frères visitant leurs mères une fois l'an, et se blottissant dans leurs bras. Je revis les regard froids des nourrices me croisant au bras de Gadriel. Je revis les yeux inquiets des médecins m'examinant et déplorant ma taille et ma maigreur. "Né trop tôt", était le verdict à chaque fois.

— Qui était ton client ?

— Un neveu de ton père. Trop proche, trop impliqué, et bien trop dépendant. Tu étais une ombre sur sa route, et moi le meilleur gagier de la capitale. Il a engagé la moitié de sa fortune pour se payer mon poignard, et à raison. Ta mère était la proie la plus protégée que j'ai jamais traquée, mais je n'ai jamais raté un contrat. Ce que personne n'aurait pu prévoir, c'est toi, petite teigne. Toi et ta hargne. Toi et ton refus de perdre. Pendant qu'on me jetait au cachot glacé de ton palais, tu t'extirpais du ventre glacé de ta mère. C'est de là que vient l'idée de ton père de ressusciter cette vieille histoire de maître de pas.

— Je te tuerais donc, et deviendrais ton héritier autant que celui de mon père.

— Tu essaieras.

Je me jetais dans ses bras, soudain brisé par la douleur et la peur. Apprendre les circonstances de la mort de ma mère avait été une épreuve. La présence de mon ami, de mon confident, était le seul reconfort possible. Il me serra contre lui et apaisa mes larmes.